

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 33

Artikel: Riquet : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206206>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstien & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE MAGASIN DE MA TANTE

D'ABORD, on ne l'appelait pas magasin, mais « boutique ». On allait à la boutique : on y allait souvent, car on y trouvait de tout. Les grands bazars d'aujourd'hui ne sont pas, comme on le croit, des inventions bien récentes. Nos petites villes les ont connus bien avant que les *Louvre*, les *Bon-Marché*, les *Petit-Bénéfice*, s'installent en de luxueux locaux. Seulement, les boutiques d'autrefois ignoraient la réclame à grand fracas et dédaignaient l'art des artificieux étalages.

Dans la boutique de ma tante l'abondance et la variété des marchandises étaient extraordinaires. L'épicerie y coudoyait les cotons et les laines ; la passementerie frôlait les toiles et les draps. Les socques suspendues, par paires, au plafond, conversaient avec les chandelles attachées par les mèches. Deux « banques » se faisaient vis-à-vis, derrière lesquelles les pièces d'étoffes — du nankin, du caneçon, du mérinos, vieux noms et vieilles choses — s'empilaient jusqu'au plafond. L'épicerie, en des tiroirs multiples, des caisses, des bocaux, répandait une senteur étrange qui mêlée à l'odeur du cuir, du drap, de la futaine, formait une « symphonie » aussi caractéristique que la « symphonie des fromages » de Zola dans le *Ventre de Paris*. D'ailleurs nous vendions aussi du gruyère et des tommes, mais ces articles gisaient dans l'arrière-boutique avec le lard fumé, le jambon, les saucissons et les boucles de saucisse. Là aussi se trouvaient les balais et la grosse quincaillerie. Nous vendions peu de « terraille », juste le nécessaire, le « courant », parce qu'en ce temps-là, aux foires, le catolère passait avec son assortiment de plats, d'assiettes, de soupières, etc.

La vitrine présentait un harmonieux mélange d'objets divers, échantillons de ce que contenait la boutique elle-même. On y voyait des caramels en de jolis bocaux, des chaussures, des babouches, des verres, des tasses, du coton à tisser, du drap pour pantalons, même une paire ou deux de culottés ou de salopettes. Dans une boucle de laiton, fixée au plafond, passait, drapée en forme de jupe, la dernière étoffe reçue pour robe du dimanche. Ce tissu, à Paris, eût néanmoins fait sourire l'ouvrière la plus modeste, car la mode en était vieillotte. Mais chez nous, les demoiselles des gros bonnets s'en paraient avec satisfaction. Et les fichus, les « farichons » crochétés, les cravates chatoyantes, les bons châles tricotés en grosse laine brune, les molletons, les bonnets, tout cela un peu pêle-mêle, à droite, à gauche, suspendus ou étalés, ça et là. Les enfants sages trouvaient aussi chez ma tante la récompense de leur bonne conduite avec un sucre d'orge ou un sucre candi... Le sucre ? c'était le vénérable pain conique, montrant au-dessus de son enveloppe bleue, sa tête blanche comme le pic neigeux d'une sommité alpestre. Et je me rappelle que nous le coupions avec la moitié d'un vieux sabre de cavalerie qui assurément datait du dix-huitième siècle.

Mais, j'oublie, une porte, à droite au fond de

la boutique, ouvrait sur un « réduit » où les jours de marché les paysannes entreposaient leurs paniers, leurs hottes, leurs « cavagnes » ; de temps à autre, au départ, ma tante leur remettait, par gracieuseté, un petit cornet de clous de girofles, que gourmandes, elles mâchaient en rentrant vers leurs villages.

Il faut savoir se borner. Je n'ai pas voulu dresser le catalogue de la bonne vieille boutique de ma tante. Non, ce que j'ai voulu, c'est rappeler un souvenir d'enfance et donner un aperçu de ces magasins d'autrefois où on achetait simple, solide et bon, sans souci des fantaisies de la mode et sans crainte d'être surfait. Et ces boutiques méritaient un tel hommage.

LE PÈRE GRISE.

Dépît. — Le geôlier d'une de nos prisons communales, touché de l'attitude résignée et docile d'un de ses pensionnaires, lui accorde quelques petites faveurs. Ainsi, au lieu de le cloître impitoyablement dans sa cellule, il l'emploie une partie de la journée aux travaux d'entretien de la maison et même le convie parfois à partager son repas.

Un jour, il s'aperçoit d'une indélicatesse grave, commise à son préjudice par le prisonnier. Alors, hochant la tête d'un air de dépît :

— N'est-ce pourtant pas désolant qu'on soit pas fichu d'avoir un honnête homme ici !

Toujours des accidents. — Sur St-François.

Un rassemblement vient de se former. Arrive le traditionnel agent de police.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demande-t-il.

Alors, un cocher de fiacre, d'un ton gouailleur :

— C'est encore une poussette... qui vient d'écraser une automobile.

RIQUET

II

Si vous aviez été, le jour de la Saint-Martin, dans la boutique de M. Potard, vous auriez reçu peut-être sur le nez un coup du plumeau qu'un grand dadais maniait avec autant de gaucherie que d'impétuosité. Ce manieur de plumeau était Riquet, le cadet des Crinson, entré le jour même comme apprenti chez le pharmacien de la place St-Gervais. Dieu ! qu'il époussetait vigoureusement les bocaux. Il fit tant et si bien qu'un des plus gros lui glissa des doigts et se brisa en mille pièces, laissant échapper une eau dont j'ignore le nom et qui pendant vingt-quatre heures empoisonna de son parfum violent l'atmosphère de la pharmacie. M^{me} Olympe Potard, pour lors seule au logis, en fut si estomaquée qu'elle demeura cinq bonnes minutes sans pouvoir dire un mot ; mais elle se rattrapa bien et, sa main prête secondant sa langue, les oreilles de l'apprenti apprirent doublement ce qu'il en coûte de faire chavirer un bocal d'élixir.

A partir de ce jour, Riquet se montra moins maladroit, tant y a que les leçons de la vie valent souvent mieux que les leçons de l'école.

Son patron convint même que jamais le cuivre des balances n'avait relui d'un tel éclat ; et madame, qui s'évertuait à chercher des chiures de mouches sur les carreaux des vitrines, pour en faire honte à l'apprenti, madame perdait son temps. Au bout de trois mois, Riquet, étant monté en grade, coiffait les fioles d'un capuchon de papier de soie et d'un autre de papier glacé, vert, rouge ou bleu. Il sut bientôt aussi rouler les pilules, façonner les bâtonnets d'onguent diachylon, piler dans le mortier de bronze la graine de lin ou de moutarde, régler le foyer de l'alambic, quand maître Potard distillait de la menthe.

— Ça ne fera pas un mauvais élève, dit un jour le pharmacien.

— Tu n'es pas difficile, répondit sa femme, mais tu ne vois donc pas qu'il mange comme un ogre !

De fait, Riquet, sans souci des coups d'œil indignés que lui jetait sa maîtresse, jouait merveilleusement des mâchoires et ne sortait de table qu'il n'eût le ventre tendu comme la peau d'un tambour.

— Ton élève me dégoute et nous ruine, reprit l'avaricieuse M^{me} Potard.

— Peuh ! son appétit de loup finira bien par lui passer. Songe qu'il grandit, cet enfant. A son âge, ma chère, je...

— Non, je ne puis plus voir cet avale-royaume, et si tu ne m'en débarrasses pas d'ici à huitaine, c'est moi qui me chargerai de ce soin, sans forme de procès, je t'en réponds !

Du pouce et de l'index, l'apothicaire se pinça les narines, ce qui chez lui était le signe d'une grande perplexité.

— Laisse donc ton nez tranquille ! s'écria M^{me} Potard, impatientée.

— Ma bonne Olympe, je réfléchis à une chose... Tu n'oublies pas que la mère de ce garçon a nourri notre fils...

— Il me semble que nous lui avons largement payé ses mois de nourrice.

— Sans doute, sans doute ; mais c'est une brave femme...

— Trouves-tu peut-être que je ne la vauds pas ?

— Tu la vauds cent fois, ma poule ; seulement je voudrais imaginer un biais, faire que notre apprenti me demande en quelque sorte lui-même de s'en aller.

— Imagine ce que tu voudras, mais fais vite.

Là-dessus, M^{me} Potard remonta dignement dans ses appartements.

Derechef, le pharmacien se prit le bout du nez, puis soudain, apercevant un gros homme réjouï qui tournait le bouton de la boutique, il eut un petit cri de joie.

— Cannelle, mon cher ami Cannelle, dit-il au nouveau venu, tu vas me donner un coup de main.

— Deux, si tu veux, fit l'autre avec un bon sourire, à condition que nous les arrosions d'une bonne potée de tisane d'octobre.

— C'est entendu... Voici l'affaire : je t'enverrai demain un vase de nuit...

— Tu dis ?
— Un vase, parfaitement, un vase battant neuf. J'y joindrai deux bouteilles d'un certain vieux vin de Fêchy, que tu connais.

— J'aime mieux ça.

— Tu en videras une dans le récipient neuf...

— Dans le... ?

— Et tu le glisseras sous ton lit ; puis tu te coucheras, contrefaisant le malade, et m'attendras.

— Soit !... Mais le diable m'emporte si je comprends... !

— Tu sauras tout demain... Sois tranquille, je ne te ferai pas languir sous tes couvertures ; au coup de huit heures, je serai chez toi. Ce que j'ai à y faire s'expédiera en un clin d'œil, et tu m'auras tiré ainsi une vilaine épine du pied... Seulement, quoi que je dise et quoi que je fasse, tu me jures de ne pas broncher.

— C'est juré !... Mais ce qui m'attriste là-dedans, c'est le sort de ta bouteille de Fêchy.

— A la rigueur, elle ne sera pas perdue ; et puis je te ferai présent du vase, de l'authentique Nyon, tu verras... Maintenant, je te laisse... A demain donc !

Cannelle parti, M. Potard fit venir l'apprenti dans son cabinet.

— Henri, lui dit-il, je vois avec plaisir que tu te fais un homme, que tu prends goût à l'ouvrage ; si tu continues de la sorte, tu finiras par savoir le métier très convenablement. Mais, je dois te le dire : mettre des graines en farine, trier des simples, emplir des flacons, composer du sirop, doser même les toxiques, tout cela n'est rien ou pas grand'chose. Il est temps que je te mette au courant de tout, que je t'apprenne les secrets de notre art... Demain matin, à 7 heures, nous partirons, toi et moi, pour une tournée de visites. Sois tout yeux, tout oreilles, et muet comme la tombe : prudence et discrétion !

(A suivre)

Les gaités du pèroire. — Le président à un témoin :

— Etes-vous marié ?

— Oui, m'sieur le président.

— Avec qui ?

Le témoin, d'un air surpris :

— ... Avec une femme, pardi !

Le président, d'un ton bourru :

— Avec une femme !... Avec une femme !...

Avez-vous jamais vu quelqu'un qui soit marié avec un homme ?

— Oui, m'sieu le président.

— Qui donc ?...

— Ma sœur !

Au jass. — Au café, deux joueurs, l'oncle et le neveu, ont une petite altercation. Il fait très chaud, le vin est capiteux : le ton de la discussion monte, monte de plus en plus.

A une parole un peu vive de l'oncle, le neveu riposte : « Et ta sœur ! »

Alors l'oncle, calme et narquois :

— Ma sœur ?... C'est ta mère ! !

LA FUREUR DES EAUX

QUAND vient la belle saison, nos stations balnéaires — Lavey, Bex, Aigle, Yverdon, Henniez, Gimel, L'Alliaz, pour ne parler que des thermes du canton de Vaud — voient revenir régulièrement leur fidèle contingent de baigneurs ; on ne saurait dire cependant que la cure d'eau soit une des passions de notre peuple, et, franchement, malgré la vertu des sources alcalines ou sulfureuses, nous ne pourrions l'en blâmer. Il n'en était pas ainsi autrefois, si nous en croyons le comte Walsch. Voici ce qu'écrivait ce voyageur vers 1830 :

« La fureur des eaux est si universellement répandue par toute la Suisse qu'il y a à peine, dans les vingt-deux cantons, un individu, riche

ou pauvre, jeune ou vieux, qui ne se fasse en quelque sorte un devoir d'aller passer au moins une quinzaine à l'un des cent établissements de bains disséminés dans le pays et qui sont pour les gens des environs autant de lieux de plaisance où ils vont se délasser de leurs affaires, prendre, comme on dit vulgairement, du bon temps. On assure même que cet usage est souvent l'objet d'une clause particulière insérée dans le contrat de mariage, à la demande de la jeune épouse. Au reste, cet usage date de loin, et sans remonter aux Romains, qui avaient, comme on sait, la passion des eaux thermales, nous voyons que, dès le quinzième siècle, Bade était déjà le rendez-vous de tout le beau monde de la Suisse et de l'Allemagne méridionale. On y menait joyeuse vie, s'il faut en croire le Pögg qui, tout secrétaire du pape qu'il était, paraissait fort bien s'y connaître. Dans la description qu'il a laissée de Bade en Argovie, séjour de liberté et de plaisirs, il se loue surtout de l'extrême affabilité des dames suisses et allemandes, ainsi que de la bonhomie confiante de leurs époux, bien différents, dit-il, de ces enragés maris italiens qui jettent feu et flamme sur le moindre soupçon.

» On se baignait en commun, observe-t-il, on servait des collations dans le bain, on y faisait le galant auprès des dames ; tout y était pélemêle, princes, prélats, chevaliers, astrologues, moines, religieuses, dont quelques-unes (celles du couvent de Toess) étaient autorisées par le pape à porter dans ces lieux de réunion des parures mondaines, qu'elles mettaient, pour tout concilier, par dessus l'habit de leur ordre... »

On prenait gaîment les eaux en ce temps-là, et bien d'autres choses aussi.

ON CLIENT PEU COUMOUDO

L'AUTRO dzo ye devessâi lodzi à ..., âo fin fond de la Savoie et su zu rollhi à la portâ de la pinte dé quemounâ que lodzê à pî et à tsevu.

— Ai-vo ona tsambra et on lhi à mé bailli po stat né ? que demandô à la dama.

— Oi ! que mé fa. Bailli-vô pî la peine dé veni vouâiti.

No passein pè l'hotô que n'étaî ma faî rein tant cordiat et n'arvein dein on' espèce de bouâton, avoué on lhi dedein.

Tot dé suite yè léva la couâtra po guegni dedein pè rappoo à la vermena, et coumeint tot clli commerce né cheintâi pas tant bon, yè demandâ à la fenna de revoure on bocon clli lhi et dé lâi tsandzi lé draps.

— Mâ ora, Monsu, que mé fâ la pintière, porquî fère tant dé manâires ! Clli lhi è bau et bin prouprou, dû que lè Monsu l'adjoin qu'a cutsi dedein lou derrai iadzo ! Y.

Qui peut le dire ?

On sait qu'il est d'usage, à la campagne, de laisser toujours un œuf dans le nid d'une poule, afin d'engager celle-ci à y revenir et à renouveler la provision.

Dans notre patois du gros de Vaud, cet œuf « laissé pour graine » s'appelle *lo nio*.

Existe-t-il un mot français correspondant et quel est-il ?

LES MOISSONS

Ronde de jeunes garçons et de jeunes filles.

Garçons	{ Nous allons, dès l'aurore, Faucher les épis blonds, Que le soleil colore De ses premiers rayons.
Filles	{ Le blé tombe en cadence, Se couche en rangs serrés. Voyez quelle abondance Dans ces beaux champs dorés !

Garçons	{ Voyez ces blés superbes Etendus sous nos pas ! Nous les lions en gerbes De nos robustes bras.
Filles	{ Nous venons les mains pleines Porter les lourds épis Que les chaudes haleines Ont doucement mûris.
Garçons	{ Gentilles moissonneuses, Portez-nous votre cœur. De vos chansons joyeuses Charmez notre labeur.
Filles	{ Oh ! non, garçons volages, Vous qui n'aimez qu'un jour. Seulement aux plus sages Nous donnons notre amour.
Ensemble	{ Le froment que l'on sème Mûrit sous le soleil. Et le cœur, quand on aime, Au froment est pareil. Chantons, chantons en ronde De l'été le retour. Chantons la moisson blonde Qui nous donne l'amour.

E. C.

COLLÉGIENS ET MOYENS

NOUS recevons la lettre suivante. Les colonnes du *Conteur* sont ouvertes aux personnes qui pourront et voudront bien y répondre. Nous les prions seulement d'en user avec discrétion : notre journal est petit, petit.

*

Monsieur le rédacteur,

Dans l'intéressant article du *Conteur* du 31 juillet « La fête du bois », je lis : « il décida (le comité directeur) de faire appel aux élèves de l'Ecole moyenne de Lausanne qui portaient l'uniforme et savaient danser ».

A ce propos, je serais bien obligé à un ancien collégien de donner une description de l'uniforme des anciens élèves du collège et à un ancien « moyen » de faire de même pour l'uniforme des élèves de l'ancienne Ecole moyenne.

Agréez, Monsieur, les bonnes salutations d'un ancien collégien.

Tout renchérit. — Il y a quelques jours, Mlle Z. fut accostée par un individu qui demandait l'aumône.

La jolie fille, charitable, lui présenta une pièce de dix centimes. L'individu recule en fronçant le sourcil et grommelle d'un ton courroucé.

— Deux sous ! Qu'est-ce que vous voulez que j'en finisse ?

— Eh ! bien, répond Mlle Z., ayez l'amabilité, monsieur le mendiant, de les donner au premier pauvre que vous rencontrerez.

MI-TZAUTEIN

LES journaux ont annoncé que la fête de la Mi-été d'Anzeindaz, qui eut lieu dimanche dernier, avait réuni plus de deux mille personnes. Il n'y en eut certes pas moins à la Mi-été de Taveyannaz, le dimanche précédent.

Sur ces deux mille personnes, combien de montagnards, de vrais, d'authentiques montagnards ? Une pincée. A côté d'eux, une pincée encore de vrais amis de la montagne, l'aimant pour elle-même, pour sa grandeur, pour son charme indicible. Tout le reste, « snobs », montés là-haut sans trop savoir pourquoi, parce que M^{me} X., M^{lle} Y. ou M. Z. y montait. « Snobs » qui se croient « de la montagne » parce qu'ils ont gravi quelque cent mètres à force de soupirs et de gémissements ; parce qu'ils sont suants, soufflants, rendus ; parce que, de tout près, ils bravent du regard des rochers qui